

J. Altmaier

Sur le Front de la
Liberté

**UN REPORTAGE EN
ESPAGNE REPUBLICAINE**

Articles parus dans
"LE POPULAIRE" de Paris, organe
central du Parti Socialiste (S.F.I.O.)

Préface de O. ROSENFELD
Rédacteur en chef du "POPULAIRE"

1938

PRÉFACE

Emile Vandervelde a défini un jour ainsi les « règles » de l'éloquence : avoir quelque chose à dire, le dire, et s'en aller après l'avoir dit. Pour un reporter, on pourrait définir les qualités indispensables de la façon suivante : voir, comprendre et dire ce qu'on a vu et ce qu'on a compris.

Mon ami Altmaier sait voir. Il sait très bien comprendre ce qu'il voit. Et il a une facilité extraordinaire d'exprimer d'une façon vivante et claire le résultat de ses observations et de ses investigations. C'est ce qui le place parmi les meilleurs reporters internationaux. Altmaier connaît beaucoup de pays. Il parle plusieurs langues. Il a vécu dans les milieux les plus différents : en Allemagne, en France, en Angleterre, en Yougoslavie, en Espagne. Partout il a su saisir les traits caractéristiques du moment et les expliquer à ses lecteurs, quelle que soit leur nationalité. Car Altmaier a l'avantage de compter parmi ses collaborations des journaux de langues les plus différentes.

Je l'ai rencontré pour la première fois, il y a quelques années. Hitler n'était pas encore au pouvoir. Personne ne croyait à sa victoire prochaine. Cependant, Altmaier me mettait, déjà à cette époque, en garde contre les illusions qu'on avait sur la résistance possible de la classe ouvrière allemande. Les événements ont confirmé son jugement. J'ai eu souvent l'occasion de parler avec lui des affai-

res de la Yougoslavie et des pays balkaniques. J'ai toujours été frappé par la justesse de ses appréciations. Il comprend les hommes. Il sait les situer dans leur cadre. Il brosse avec exactitude le tableau de la situation.

Altmaier est socialiste. Sa culture politique et son éducation socialiste sont profondes. Cela lui permet de comprendre les phénomènes sociaux auxquels il assiste. Et il sait à travers des reportages vivants, pittoresques, les rendre accessibles aux lecteurs.

Depuis le commencement de la guerre civile en Espagne, beaucoup d'enquêteurs — hommes politiques, journalistes, — se sont rendus dans ce pays. Ils ont décrit ce qu'ils ont vu. Des reportages étincelants ont été publiés. Des articles passionnants ont été répandus. Cependant, je n'hésite pas à dire que dans toute cette masse d'écrits consacrés à l'Espagne, les articles de Altmaier occupent une place de choix. Il est allé en Espagne plusieurs fois. Et chaque fois, il a rapporté des séries d'articles qui ont attiré l'attention, et dans lesquels il a montré une profonde connaissance de la situation et de l'évolution des événements en Espagne.

J'ai eu la joie de faire publier dans le Populaire, il y a un an, une série d'articles d'Altmaier. Dernièrement en décembre-janvier, après son récent voyage en Espagne, le Populaire a publié encore une série de ses articles. Ils constituent la présente brochure. Je ne les résumerai pas. J'engage vivement les lecteurs à les lire attentivement. Mais je voudrais pourtant souligner l'idée principale, la constatation la plus importante que l'auteur a faite: l'effort d'organisation accompli par la République espagnole en pleine fournaise, afin de crier et d'organiser une armée et une administration à toute épreuve.

Altmaier nous montre dans sa série d'articles que c'est fait en grande partie. C'est cela peut-être le

principal gage de la victoire certaine de la République espagnole sur Franco et ses Maures, sur Mussolini et ses avions, sur Hitler et ses canons.

A l'heure présente, l'Espagne républicaine traverse une nouvelle période de difficultés. L'armée républicaine a été obligée de se retirer de Teruel. La supériorité technique de l'armée de Franco, et notamment de son artillerie est telle que les vaillantes troupes républicaines n'ont pu se maintenir plus longtemps dans la ville conquise de haute lutte, il y a quelques semaines. D'autre part, l'Italie fasciste et l'Allemagne hitlérienne proclament ouvertement l'intention de continuer, et même d'accentuer leur intervention militaire en Espagne. Cependant le courageux peuple espagnol, les admirables soldats de l'armée républicaine, les travailleurs des usines et des champs qui sont groupés autour du gouvernement Negrin ne perdent pas courage. Ils croient à la victoire. Ils en sont sûrs.

Il appartient aux démocrates, aux socialistes, aux républicains de tous les pays, d'intensifier leurs efforts pour soutenir la lutte des Espagnols. Leur lutte est aussi la nôtre. Leur victoire sera aussi la nôtre.

Je suis persuadé que la présente brochure d'Altmaier servira dans cette propagande nécessaire en faveur de l'Espagne, parce que les écrits d'Altmaier sont véridiques. Il raconte ce qu'il a vu. Il montre ce qui est et fait comprendre ce qui doit être.

O. ROSENFELD.

Paris, 23 février 1938.

Le soldat est devenu plus important que le politicien

A Valence bombardée par le fils de Mussolini

Valence... — Me voici de nouveau en Espagne, de nouveau à Valence. Lors de ma première visite, cette année, le printemps finissait et l'été s'approchait à grands pas. Cette fois-ci, l'automne s'achève, mais, sur cette côte, l'automne semble un deuxième printemps. Si le soleil apparaît, il chauffe comme au printemps les roses et les tulipes. Toutes les fleurs sont épanouies dans les jardins, elles avivent la campagne et donnent aux marchés des villes des couleurs vivantes et gaies. L'air est embaumé du parfum des lilas, des violettes, des œillets et des lis. Les arbres ont encore leur parure, la mer et le ciel brillent encore de tout leur éclat et des géraniums bleus rampent le long des murs. La charrue retourne une terre rouge et chaude. Une vieille paysanne sème dans les sillons des haricots blancs qui tombent de ses mains décharnées et osseuses. Les jeunes pousses du nouveau riz percent la terre de leur vert tendre, et les oranges rouges et jaunes soulignent le vert sombre du feuillage.

Le deuxième printemps apparaît pourtant différent du premier. Il pleut assez souvent. La nuit commence à tomber peu après quatre heures. Des montagnes et de la mer les tempêtes soufflent.

Les hommes aussi ont changé.

Ils grouillent encore dans les ruelles, remplissent à craquer cafés, cinémas et magasins ; et cependant ils sont autres qu'ils ne l'étaient au printemps. Les hommes, en Espagne, sont devenus plus posés : ils ont mûri. Le romantisme bouillant et désordonné a vécu. Seule la guerre demeure, et surtout la volonté inébranlable de la gagner.

Comment la gagner, par quels moyens ? Voilà des soucis qui encombraient bien peu ces foules riantes et chantantes d'il y a six mois. On rêvait alors de miracle, de l'aide décisive qui viendrait tout à coup de l'étranger. Ces temps-là sont révolus. L'Espagnol d'aujourd'hui a gardé toute sa confiance dans la victoire finale, mais il a appris qu'une victoire ne peut sortir que de ses efforts. Maintenant seulement il se rend compte de la grandeur, de la lourdeur de sa tâche. Il a serré les dents. Il a serré la ceinture. Les victimes continuent à tomber, mais leurs funérailles ne donnent plus lieu à ces parades de masses qui jadis encombraient les rues de Valence. Le temps est devenu précieux. On doit utiliser chaque heure. Il n'y a plus le temps pour le luxe des luttes fratricides. Ce « Café Populaire », aux environs de cette gracieuse et mélancolique Tour du « Petit Michel », n'est plus le lieu de rendez-vous des anarchistes, ni tel autre celui des communistes ou des républicains de gauche. Tous ces cafés : « Populaire », « Wodka », « Hungaria », « Idéal », ne se différencient plus. En entrant, c'est toujours la même question, posée par chacun avec anxiété : « Hay azucar ? » ou « No hay azucar ? » Y a-t-il oui ou non, aujourd'hui, le minuscule dé de sucre avec la tasse de café ?

J'ai retrouvé ma vieille connaissance, instructeur à l'école des officiers. Il est déjà assis à sa place habituelle. C'est un sous-officier de l'armée ancienne ; aujourd'hui il est capitaine de l'armée populaire. Il a du tabac, et avec une générosité tout espagnole, il m'en offre tout un demi-paquet. Mais mon capitaine n'a pas beaucoup de temps aujourd'hui ; il

tient cependant à ce que je complète certaines informations sur la situation européenne. Puis il doit se mettre en route : « Les officiers passent leur examen demain », me dit-il, « et je dois donner un coup d'œil à quelques devoirs de mes élèves ». Il se lève. Avant de partir, il me tape sur l'épaule et me dit encore, les yeux brillants : « Ah ! la France ! Après la guerre, il faudra que j'aille à Paris. Les Français sont tout de même le peuple le plus intelligent de la terre. Ils l'ont prouvé à nouveau aux dernières élections cantonales ! » Puis il court se remettre au travail.

Il est quinze heures trente. Dix minutes plus tard, le café est presque vide. Il y a six mois, les bistrotts regorgeaient de monde jusqu'au soir. Aujourd'hui ils ne sont pleins qu'à certaines heures : le travail prime tout. On travaille partout : à l'armée, dans les usines, dans les ateliers, dans les bureaux, sur les champs de manœuvre. Il n'y a plus de milices, plus de soldats en uniformes fantaisistes qui flânent dans les rues. L'Espagne républicaine a son armée régulière, disciplinée, aux uniformes homogènes. Le soldat est devenu l'homme le plus important. Il a devancé le politicien. Ce jeune capitaine qui vient de nous quitter représente d'Espagne d'automne 1937.

Je voudrais régler l'addition. Chose difficile. La menue monnaie est devenue aussi rare que le tabac et les vivres. Grâce à des timbres-poste, je peux m'en tirer. Me voici de nouveau dans la rue. L'orgue de Barbarie du coin ne tourne pas, comme jadis, une *Internationale* interminable. C'est la chanson populaire espagnole qui domine, et dans la rue, et dans les cabarets. Depuis des semaines déjà, le nom de Miguel de Molina s'étale en grandes lettres sur toutes les colonnes d'affiches ; c'est un chanteur et danseur andalou qui déchaîne chaque soir l'enthousiasme délirant d'une salle de théâtre comble. Sur ces mêmes colonnes d'affiches, les cinémas annoncent les derniers films ; les commer-

çants leurs spécialités ; l'orchestre symphonique de la municipalité ses concerts, tandis que les autorités font connaître les lieux de distribution et les prix maxima des vivres. En plus de tout cela, il y a toujours les grandes affiches par lesquelles le gouvernement et les partis politiques insistent sur les besoins de la guerre.

Nous continuons à flâner par les rues. Des ruelles étroites et tortueuses. Voici un drapeau espagnol, un édifice gouvernemental. Il y a des sentinelles. Devant le bâtiment, un parc d'automobiles. On entre, on sort. Il y a six mois, les soldats de garde s'appuyaient au mur d'une pose nonchalante, mordant une cigarette ou une tige de rose... Aujourd'hui, ce sont de vrais soldats, casqués d'acier, le fusil bien épaulé, la baïonnette étincelant au canon. Ils font les cent pas : huit à droite, huit à gauche. Ce sont des soldats. C'est la nouvelle armée.

Poursuivons notre promenade. Des abris bétonnés apparaissent. L'imagination artistique de ce peuple trouve même ici occasion de se manifester. On a su utiliser formes et couleurs sans sacrifier au but utilitaire. Les abris se confondent avec l'architecture de la ville. Le jour, la nuit, des gardes se tiennent à l'entrée de ces abris. Dans les rues désertes, dans l'obscurité nocturne, leurs lampes rouges brillent d'un éclat rassurant.

Car, par une nuit sans lune, c'est une obscurité totale qui règne dans ces ruelles. On dirait qu'on est serré dans un sac. Les maisons se dressent comme des falaises qui surgissent de ravins et de gorges profondes. On entend la ferraille du tramway. De temps à autre, des phares d'autos caressent de leur lumière éclatante les chaussées vides et sombres. Dix heures viennent de sonner au carillon de la tour de la place Castellan.

Tout à coup une sirène. D'autres hurlements la prolongent. Les canons tonnent. Des avions enne-

mis planent sur la ville. Les gens se précipitent hors des cinémas, des hôtels, des portes cochères. Dans un proche lointain, on entend des bombes éclater, l'artillerie gronder.

Je descends l'escalier encombré qui mène au « Refugio ». A l'intérieur, les gens sont debout ou couchés, en tas. Ils viennent de sauter du lit. Des femmes habillées en hâte. Des enfants à moitié nus, des hommes tenant des bébés endormis dans leurs bras. Silence. Personne ne parle. Ils sont là par centaines, entassés dans cet abri, à la lueur rouge des lampes. Les hommes sont silencieux comme les murs. Ça et là une femme donne le sein à son enfant.

Onze heures ! Les sirènes reprennent. Mais cette fois-ci c'est le signal libérateur. La cave se vide rapidement. Quelques vieillards sont les derniers : ils montent péniblement les marches et à leur tour disparaissent dans la nuit. Dehors, une ambulance passe en trombe. Où les bombes sont-elles tombées ?

Dix jours plus tôt, nous avons vu les ambulances venir de la direction de la mer un dimanche matin. Les alliés de Franco, venus de Majorque, avaient ce jour-là bombardé le quartier du port. Un des avions était dirigé par le propre fils de Mussolini. Expédition punitive fasciste contre le quartier des pauvres. Lorsque nous allâmes voir les dégâts, cent vingt et une maisons avaient été pulvérisées. Il n'en restait plus que des monceaux de cendres, de boue, de poutres à moitié calcinées. Les rues étaient encombrées de pierres et de débris. Quatre-vingt-sept morts, hommes, femmes et enfants ; plus de trois cents blessés dans les hôpitaux. Résultat d'une demi-heure de « travail » des aviateurs fascistes.

Le quartier du port est abandonné aujourd'hui. A part les maisons détruites, les autres ont été tellement ébranlées par le bombardement qu'elles

sont devenues inhabitables. N'y eut-il vraiment que quatre-vingt-sept morts ? Mais les survivants ?... Nous qui vivons encore, nous n'oublierons jamais !

Voici la rue barrée par ce qui reste d'une maison. Des débris, des ruines, un amoncellement de batteries de cuisine, de matelas, de bouteilles éventrées, de chaises cassées, de vaisselle en miettes ; le squelette d'un lit de fer, la moitié d'une armoire, des livres déchirés, des tableaux troués. Et devant ce qui reste de cette habitation, une femme. Ses cheveux défaits ruissellent de pluie. Sa robe trempée lui colle au corps. Ses yeux sont fixes dans le vide. De ses lèvres meurtries on perçoit une complainte répétée incessamment : « Mes trois enfants ensevelis là-dessous ! Mes trois petits ! »

Quelques figures de légionnaires de la Brigade Internationale

Valence... — Je parcours l'Espagne républicaine en tous sens. Tantôt le front, tantôt l'arrière. Parfois, j'attends des journées, des semaines entières avant d'obtenir l'autorisation de me déplacer ou de pouvoir trouver une voiture. Tout d'un coup, l'occasion se présente : il y a une place sur un camion, dans un ambulance. Il me reste tout juste le temps d'aller chercher mes valises, préparées à tout hasard, et... je pars.

Je voyage avec des gens que je ne connais pas, que je n'ai jamais vus, avec une famille de réfugiés, avec des soldats espagnols ou des membres de la « Brigade Internationale », avec un étudiant de Chicago, un professeur albanais, un médecin suédois ou un ouvrier polonais. Lorsque j'arrive au terme du voyage j'ai le cœur gros. Il est pénible chaque fois de partir, de se séparer à jamais des compagnons de voyage qui sont devenus des frères ou des amis... Nous réussissions déjà à nous comprendre par des signes ou par les quelques mots que nous connaissions en commun.

En Espagne républicaine, il n'y a plus de différences de langue, de classe, de nation, ou d'âge : soit que l'on partage son bout de pain ou sa cigarette avec un autre, soit que l'on vive dans la même misère, avec les mêmes espoirs, le même esprit de sacrifice règne et les volontés de chacun sont tendues vers un seul but...

Combien les hommes changent, combien ils deviennent grands ! La guerre, la guerre civile, la

destruction, la détresse, la faim, la mort : tout a perdu son sens et son horreur, en face de l'idéal commun.

A Valence, j'ai pu assister, dans la merveilleuse « Lonja », à une séance des Cortes républicaines. Séance parlementaire. Les loges sont pleines à craquer. Le président donne la parole à un député. Et, malgré moi, je me souviens d'un article que j'ai lu dans ma jeunesse. Cet article évoquait précisément une séance des Cortes à Madrid — je ne sais exactement si c'était en 1905, 1907 ou en 1910. Jaurès était à Madrid. Il avait pris place sur une des tribunes réservées au public. Pablo Iglesias le fit descendre dans l'hémicycle, le président le pria de prendre place parmi les députés, et la forte voix du grand prophète lança un appel en faveur de la paix et du rapprochement des peuples.

— Vous en souvenez-vous ? demandai-je à un député socialiste.

Il sourit avec amertume : « Nous avons essayé de donner un morceau de pain à ceux qui ont faim. C'est pourquoi on massacre aujourd'hui nos enfants par milliers. »

**
*

Plus tard je me trouve au bureau de Lamonedá, secrétaire général du Parti socialiste espagnol. Les couloirs regorgent de monde. Il y a des ouvriers, des paysans, des femmes et des soldats. Ils viennent du front, ou de leurs villages. On voit des délégations des coopératives agricoles, des fonctionnaires du Parti qui combattent sur un front, on ne sait où, et qui ont besoin d'un conseil. Ils soumettent des rapports, viennent chercher du matériel de propagande, demandent un orateur pour une réunion ou une machine agricole pour un village. J'éprouve quelque scrupule à accaparer le temps précieux de Lamonedá... Pourtant je reste auprès de lui tandis qu'il reçoit.

Une femme vêtue de noir entre dans le bureau. Elle est très belle dans un halo de mélancolie. Elle vient chercher un dossier et s'en va. Je demande à Lamonedá qui elle est. Il raconte son histoire sans artifices :

— Elle est veuve de notre camarade Landrove, de Valladolid. Il était avocat et, de plus, député aux Cortes. Un de nos meilleurs hommes. Il a assumé la défense des ouvriers de Castilla la Vieja, accusés après la révolte de 1934. C'est pourquoi les réactionnaires lui vouèrent une haine particulière. En août 1936, les fascistes l'ont traduit en justice avec son père, âgé de 65 ans. Son père est un professeur, économiste des plus distingués, socialiste et ancien directeur de l'Ecole normale. Au cours du procès de Valladolid, Landrove a assumé sa propre défense et celle de son père. Le père a été condamné à 30 ans de prison. Le fils fut condamné à mort et fusillé. La veuve est venue se réfugier auprès de nous avec ses deux enfants. Elle travaille dans nos bureaux. Son mari était mon ami personnel. Il était un des grands espoirs de notre Parti et de la République espagnole. Les fascistes ont fusillé 20 de nos députés socialistes. Dans les régions occupées par eux, les fascistes ont systématiquement assassiné ceux qui avaient une valeur intellectuelle. Dans le district de Valladolid tous ceux que l'on pensait être socialistes, communistes ou républicains ont été massacrés. D'après les informations qui nous sont parvenues de ce seul district, ils y ont assassiné environ 20.000 antifascistes.

Tel fut le récit que m'a fait Lamonedá.

**
*

Nous nous trouvons dans un hôtel de Madrid. A côté de moi s'assied un Allemand, capitaine de la « Brigade Internationale ». Il me raconte qu'il vient du front avec une permission d'un jour. Il était métallurgiste en Westphalie. Fonctionnaire au sein

du mouvement syndical, il m'apparaît comme le type de l'ouvrier allemand moderne et intelligent. En 1937, on l'arrête comme propagandiste antifasciste. On le presse de dénoncer le nom de ses collaborateurs et de ses camarades. Il refuse. Pendant des journées entières, pendant des semaines, il est torturé ou battu par les S. A. Il découvre ses jambes et me montre de profondes cicatrices. Je m'abstiens de rapporter les brutalités dont il fut la victime. Elles sont d'une telle horreur que je dois concentrer toutes mes forces pour pouvoir l'écouter. L'Allemand semble avoir lu un doute dans mes yeux. Il se lève avec véhémence et crie : « Ils sont venus me chercher dans ma cellule, ils m'ont placé contre le mur dans la cour de la prison. — Maintenant on va te fusiller. — Six soldats braquèrent leurs fusils sur moi — Veux-tu dire les noms ? me demanda leur chef. Je n'avais qu'une seule pensée : que tout soit fini, et leur criai : « M..... ! » Ils se sont rués sur moi pour me battre et ils m'ont jeté dans ma cellule. Un autre jour, ils essayèrent un autre moyen de me faire parler : ils ne me donnaient que du pain et de l'eau.

« Un jour, on m'a conduit dans la pièce où les interrogatoires ont lieu. Des S. A. autour d'une table abondamment garnie de vin, de pain, de jambon, de viande, de cigarettes... Je me sentais mal. On me donna la permission de m'asseoir à cette table. Je n'avais qu'à dire les noms de mes camarades et j'aurais pu manger à cœur joie et m'en aller, libre. Je refusai de donner les noms. Alors, un de ces salauds prit un hareng salé, l'enduisit de poivre, puis le trempa dans du pétrole. Alors quatre S. A. se jetèrent sur moi, m'attachèrent sur un banc, m'ouvrirent la bouche de force et me forcèrent d'avaler le hareng. Puis ils me jetèrent de nouveau dans ma cellule, seul. Ensuite, pendant une semaine entière on me laissa sans eau : j'ai failli mourir. Des jours et des jours je criai de soif.

« Et voici ! » s'écria soudain l'Allemand... Il

écarta de ses deux mains ses lèvres pour me montrer ses mâchoires supérieures et inférieures. Je ne vois que des dents et plus de gencives. « Ils me les ont coupées avec un couteau chauffé à blanc.

« En 1936, j'ai réussi à m'enfuir du camp de concentration. Je suis allé en Espagne. Et j'y suis resté. Tant que je vivrai aucun fasciste franquiste n'entrera à Madrid. Me crois-tu, mon camarade ? »

**

Sur le front de Huesca. Je prends mes repas au quartier du bataillon Le commandant est un Polonais. Celui qui met le couvert est son planton, un de ses jeunes compatriotes de 18 ans. On l'appelle « Moustapha », d'après le héros du film russe « Le chemin de la vie ». Ce Moustapha de la « Brigade Internationale » arriva un jour à Varsovie. Il était vagabond. Il n'a jamais connu ses parents, et il a toujours couché n'importe où. Il n'était jamais allé à l'école. Il était devenu camelot. Il vivait toujours aux aguets pour ne pas tomber dans les mains de la police. Si la police l'attrapait, il était battu : enfant, vagabond ou camelot sans patente, c'était la même chose. « Police, commissariat, passage à tabac et encore passage à tabac », voilà les mots qui revenaient dans toutes les histoires qu'il racontait.

Un jour, Moustapha entend lire à ses camarades qu'une guerre civile avait éclaté en Espagne. Les gens tiraient sur la police, lui avait-on assuré ! « Sur la police ! » A Varsovie, Moustapha se cache sous un wagon-lit, parce que, explique-t-il, « c'est là que l'on dort le mieux » ! Il arrive à Vienne, puis à Marseille et enfin en Espagne. Il est planton, il sait lire et écrire, il a une profession, il mange, il est utile à quelque chose, il n'est plus passé à tabac, il a trouvé « le chemin de la vie ! »

« Et si je tombe », dit-il rayonnant et riant de toutes ses dents, « j'aurais au moins préparé la voie à d'autres ! »

L'armée républicaine, instruite et disciplinée, a succédé aux milices de volontaires

Valence... notre voiture s'arrête.

Le même cri se répète. Un jeune sous-lieutenant fait des exercices avec ses recrues le long du chemin. Les fusils, au bord de la route, sont formés en faisceaux. L'officier fait arrêter sa troupe. « Salut » — le poing levé jusqu'à hauteur de sa casquette. Cet officier, un jeune Espagnol, au visage brun et dur, a servi dans les troupes coloniales et il parle français. Ses parents résident au Maroc espagnol.

Ce n'est qu'après la rébellion des généraux qu'il est venu pour la première fois sur le sol de la métropole. D'abord, inconsciemment, il a fait comme les autres. Mais lorsqu'il vit les premiers Italiens au Maroc et les navires italiens transportant les indigènes marocains en Espagne, il déserta en compagnie de vingt jeunes camarades.

— Rentre chez toi, lui avait dit son père. Il faut que tu défendes la Patrie !

Madrid, Jarama, Guadalajara, Malaga. Il a combattu sur tous les fronts. Maintenant, il instruit des recrues à l'arrière, entre Valence et Teruel. « Franco ne nous presse pas », dit-il en riant, « chaque semaine de retard pour son offensive devient un grand avantage pour nous ! »

Pendant notre conversation, environ cinquante recrues — sur un total de trois cents — ont fait

cercle autour de nous. Il s'agit de jeunes gens appartenant à toutes les classes sociales, âgés de 20 à 23 ans, gais, frais, vivaces, curieux comme tous les Espagnols. Ils savent que je suis un journaliste étranger et ils en profitent pour questionner. Ils voudraient savoir pourquoi le général Franco, après sa victoire au Nord, n'a pas encore déclenché son offensive. Partout où j'arrive, soldats et officiers attendent avec impatience le début de la « grande offensive » que Franco a annoncée avec tant de bruit. Cette armée populaire est certaine de triompher.

Le nombre des soldats qui entourent notre voiture grandit de minute en minute. Tout à coup, l'un d'eux demande au chef de compagnie la permission de diriger ses camarades : ils veulent chanter en notre honneur. Le sous-lieutenant se place au milieu et ils chantent la *Jeune Garde*, devenue chanson et hymne populaire. Puis c'est l'*Hymne de Riego* ; et comme il y a pas mal d'anarcho-syndicalistes parmi les jeunes soldats, ils chantent leur « marche » et enfin l'*Internationale*.

Notre voiture démarre, mais à peine sui-je éloigné que les cris « nip-nip » rythment les exercices.

Nous ne cessons de rencontrer sur notre route ces compagnies de recrues en voie d'instruction. Les autorités républicaines nous assurent qu'elles disposent de 600.000 à 700.000 hommes. Les milices volontaires et la « Brigade internationale » ont été le noyau d'où sortit, il y a six mois, cette armée entraînée, disciplinée et inspirée de courage, d'une haute moralité et certaine de sa force. Quiconque a été soldat ne peut méconnaître la valeur de ces troupes. C'est avec la plus grande attention que nous avons parcouru l'Espagne républicaine. Créer cette armée, la créer en si peu de temps et ne disposant que de moyens primitifs, c'est un exploit militaire sans précédent, sinon peut-être dans l'histoire des grandes révolutions. Il ne s'agit plus d'organisations d'ouvriers agricoles, de formations politiques, de

syndicats d'ouvriers industriels, ni de fédérations d'employés qui jettent les leurs dans la bataille, avec des uniformes fantaisistes, parfois sans fusils, équipés de leur seul élan et de leur mépris de la mort ! Ah ! non...

Il s'agit de troupes instruites, qui connaissent leur devoir, qui sont conscientes de leur responsabilité politique ; il s'agit de compagnies, de bataillons, de régiments, de brigades et de divisions issus du service militaire obligatoire et formant l'Armée populaire de la République espagnole. Cette armée dispose d'une infanterie, d'une artillerie, d'une cavalerie, d'une aviation, d'un corps sanitaire et de tous les cadres qui composent une armée moderne. Ces troupes, ce ne sont plus des « civils » qui tiennent des tranchées pendant des jours et des semaines sans relèves, sans médecins, sans abris et sans gîtes d'étape.

Une transformation capitale s'est accomplie.

Il y a six mois, nous avons pris cette route pour nous rendre à Teruel. Les villages étaient paisibles ; il n'y avait pas de soldats, le front était formé par quelques lignes de tirailleurs, à grande distance les unes des autres et sans aucun système. La « guerilla » était à l'ordre du jour.

Aujourd'hui, les petites villes et les localités importantes ont des garnisons militaires. Le maire coopère avec l'officier commandant la place : plus de village sans poste d'essence, les motocyclettes et les autos des officiers de liaison et d'état-major sillonnent les routes ; partout on établit des communications téléphoniques pour relier les postes militaires entre eux ; le front, au commandement et au « hinterland » tout entier. Partout, des tranchées modernes et savamment fortifiées comme on les voyait seulement, au début, dans la région des « Internationaux », anciens combattants. Des boyaux constituent la communication avec l'arrière ils conduisent vers une seconde ligne de défense ; en certains endroits particulièrement me-

nacés, il y a même une troisième ligne de défense avec des réseaux de fil de fer et des abris pour les stocks de munitions. Les relèves se font avec une parfaite régularité ; à l'arrière, nous voyons les quartiers bien installés des réserves.

Le rêve du général Franco : porter un coup mortel et décisif à la République espagnole au moyen d'une grande offensive déclenchée en coup de surprise ne peut plus être réalisé. Les soldats de l'Armée populaire de la République s'en rendent compte, ils attendent l'offensive avec impatience. Aussi ne cessent-ils de demander : « A quand son offensive, pourquoi n'attaque-t-il pas ? »

De l'arrière au front, de la paix à la guerre, de Valence à Teruel, il n'y a que 150 kilomètres. Cent cinquante kilomètres séparent deux mondes entièrement différents. A Valence, ce sont les roses en fleur ; les oranges mûrissent. A Teruel, c'est l'hiver, le froid et la neige. A Valence, c'est l'atmosphère de l'arrière, on attend des nouvelles, les denrées alimentaires se font rares. Au front, c'est l'atmosphère sereine de la confiance d'une troupe qui connaît sa valeur. Et il en est ainsi à Madrid, à Huesca, devant Saragosse, près de Lerida, partout où nous sommes passés.

Le secret de cette armée créée d'un jour à l'autre, avec son corps d'officiers, de création tout aussi récente ? Sa valeur politique et morale, son travail de formation politique et culturelle. Cette armée est devenue le noyau d'une nouvelle nation espagnole unie et forte, nation qui se base sur le rocher de la démocratie et sur un nouvel ordre social.

Cette armée ne fut pas formée par le « dressage » et la violence. Elle ne fut pas perfectionnée par la pression et la contrainte. C'est par le sens de la camaraderie, par l'exemple, par l'éducation et par une formation des plus approfondies que l'Espagnol, de nature individualiste, hostile à toute discipline et à tout militarisme, est devenu le type du valeureux soldat moderne. L'enseignement pri-

maire est obligatoire dans l'armée de la République espagnole. Des dizaines et des dizaines de milliers d'analphabètes ont appris à lire et à écrire. Les compagnies et les bataillons organisent non seulement des concours de tir, des matches de football, mais ils ont aussi l'ambition de réduire au minimum le nombre des illettrés. « Nous n'en avons plus que 2 pour cent », me déclare avec une légitime fierté un officier dans les tranchées de Teruel. Les manuels, le journal de bataillon et le « journal volant », hebdomadaire écrit à la main, illustré et affiché au tableau noir de la troupe, constituent des armes aussi importantes que les fusils et les grenades à main. La voiture-douche a la même importance que le camion qui déplace les détachements dans un minimum de temps.

Le fantassin Antonio, trente ans, est aujourd'hui plus heureux de pouvoir écrire une lettre à sa femme, à Almeria, que de regarder son petit canari qu'ils sort de l'abri avec le soleil et dont il accroche la petite cage à une planche des tranchées. Lorsqu'il lit dans les journaux les nouvelles des raids aériens sur Valence, Barcelone, Castellone, Lerida ; lorsqu'il apprend le bombardement de Madrid et le nombre de femmes et d'enfants tués, Antonio montre les tranchées des fascistes, là-bas. Il hausse les épaules, il a ce clin d'œil si caractéristique des Espagnols et il me dit : « Son malos, son malos. » (Ils sont mauvais, ils sont mauvais !).

Une véritable armée du peuple

Aragon... Au loin, on entend le canon. Devant le quartier de l'état-major de la ...^e division espagnole, la voiture m'attend. Elle doit nous conduire au bataillon en repos dans un village à une distance d'environ 10 kilomètres. Je vais tout juste quitter la maison en compagnie de l'officier espagnol, lorsque, soudain, les sirènes donnent le signal d'alerte. La mitrailleuse placée sur le clocher crépite. Des avions rebelles ! Les soldats recherchent un abri ; nous rentrons dans la maison. De la fenêtre du premier étage, nous voyons, derrière le village, s'élever des colonnes de fumée noire.

— Ils bombardent le champ, dit le capitaine. Je me demande ce qu'ils y cherchent.

Après quelques minutes, on vient nous prévenir que les avions sont partis. Les sirènes l'annoncent au village et à la garnison. Nous pouvons partir. Nous montons, nous descendons — des montagnes russes ! Les poteaux nous indiquent « Lerida », vers le sud-est ; « Francia », vers le nord. Au nord, ce sont les Pyrénées couvertes de neige. Deux heures d'auto et nous serions en pleine paix ! Mais nous descendons vers le sud ; parfois nous nous retournons pour regarder les montagnes et plus loin encore...

Le Commissaire politique du bataillon m'attend. Il m'accompagne à la première compagnie. Le quartier : une grange.

De loin, déjà, par la porte grandement ouverte de la grange, j'entendais des cris ; une dispute entre deux soldats. Le planton, devant le quartier,

annonce notre arrivée. Le silence s'établit, un silence total car les soldats ont cessé de travailler et sont au garde-à-vous. Le commandant et le commissaire politique de la compagnie se présentent. Bientôt j'apprends la cause de cette querelle : les soldats Rafael Garcia et Ernesto Fernandez se disputent leurs fusils. Rafael a quitté le dépôt de recrues il y a à peine une semaine ; il prétend que le fusil d'Ernesto est son fusil. Mais Ernesto connaît trop bien sa « fiancée » pour admettre l'échange. Il la reconnaîtrait de loin, dit-il, « à une distance de cent cinquante pas ! » Il ne la donnerait même pas pour cent paquets « d'antichar » — c'est ainsi que les soldats nomment les petites cigarettes de mauvais tabac.

Ernesto rentre en possession de son arme. L'officier se fait passer des fusils ; nous les regardons : ils sont impeccables ! Quelle différence entre l'automne et le printemps ! Il y a six mois, on aurait cherché en vain un seul fusil en bon état dans un bataillon tout entier !

« Cuida tus dientes como tus armas ! » C'est le texte d'une grande affiche parmi toute une série d'autres qui éclairent un des murs de la grange. « Soigne tes dents comme tu soignes tes armes ! » Et l'affiche montre un soldat dont le rire fait voir des dents aussi éclatantes de propreté que la culasse de son fusil. En bas, un verre d'eau, une brosse à dents et de la pâte dentifrice. Une autre affiche nous montre un fantassin ivre-mort ; il s'agit d'une affiche contre les excès alcooliques. De chaque côté, un tableau noir et un tableau blanc. Sur le tableau noir, les noms de deux soldats qui se sont saoulés il y a quelques jours. Leurs camarades leur ont fait comprendre que de tels excès auraient un effet déplorable sur la population civile. Les deux « brebis galeuses » ont inscrit elles-mêmes leur nom sur le tableau noir en se jurant que ce serait la première et la dernière fois ! Sur le tableau blanc, le nom des meilleurs joueurs de

football et celui du vainqueur du dernier concours de tir. Une autre grande affiche : « La ignorancia es arma del fascismo. » (L'ignorance est l'arme du fascisme !)

Le commissaire politique me fait donner le dernier numéro (imprimé) du journal du bataillon. Huit pages de texte et de nombreuses illustrations. Un commissaire politique en assume la rédaction. Il a écrit, dans le numéro que j'ai sous les yeux, un éditorial sur l'union nécessaire entre le peuple et le « Frente popular ». Des officiers et des soldats sont les collaborateurs du journal. Tel journal compte quarante ou cinquante collaborateurs. C'est le camarade qui parle au camarade. Et l'on parle de tout : du courage, de la discipline, de l'hygiène, du travail sanitaire, des réparations de chars d'assaut, de défense antiaérienne, de la construction et de l'installation des tranchées, etc... Un poème, puis un soldat raconte l'effet produit sur l'adversaire par un « speech » de propagande diffusé au moyen de haut-parleurs ; un autre publie des souvenirs sur Guadalajara ; la photo d'un camarade à l'occasion de l'anniversaire de sa mort ; un article : « Ceux qui luttent pour la liberté sont des soldats de la civilisation ! » (*Los luchadores de la libertad son soldados de la cultura !*) Voilà la nouvelle armée de l'Espagne, armée issue de la « Brigade internationale » formée et entraînée d'après l'exemple qu'elle a donné.

Il était bien difficile, il y a six mois, de trouver une unité républicaine sans un « noyau » international. Aujourd'hui, la plupart des divisions de l'armée populaire de l'Espagne républicaine sont espagnoles du premier au dernier homme. Par-ci et par-là, il y a bien encore une « brigada mixta », où il y a 10 à 20 p. 100 de volontaires étrangers. Il y a aussi deux divisions où les étrangers constituent, dans les différentes unités, la moitié des effectifs et des officiers. Mais dans l'ensemble de l'armée espagnole, les étrangers n'en forment

qu'une très faible partie. La République espagnole dispose de son corps d'aviation espagnol ; elle a ses conducteurs espagnols de chars d'assaut. Ses techniciens pour toutes les armes sont Espagnols, ses chefs militaires sont Espagnols et le haut commandement est exclusivement espagnol ! L'Armée populaire est le véritable représentant de la nation espagnole dont l'expression politique est le « Frente Popular ».

Cette armée est profondément enracinée dans la nation, dans les masses populaires. L'Armée populaire, sa discipline, son élan, son mépris de la mort, ne sont rien d'autre que l'expression d'un nouvel et meilleur ordre social en voie de formation et de plus enfanté dans la douleur ; elle est l'expression d'une nouvelle et grande nation espagnole établie solidement sur le principe de la liberté et de l'égalité de tous les êtres humains et sur les piliers d'une démocratie politique et sociale.

Au printemps encore, l'importance et la valeur des commissaires politiques reposaient sur le fait qu'ils étaient, avant tout, des soldats et l'âme militaire des troupes. Aujourd'hui, les républicains disposent d'un corps d'officiers excellent. La formation et l'éducation politique et culturelle des effectifs est devenue la tâche principale des commissaires politiques, elle le devient de plus en plus. N'étant plus forcés de se préoccuper des questions techniques, ils peuvent se vouer sans diversion à leur mission la plus importante. Le gouvernement met systématiquement fin à toute politique unilatérale en faveur d'un seul parti politique au sein de l'armée. On a interdit aux officiers toute manifestation inspirée d'un esprit partisan. Pour l'armée, il n'y a qu'une seule politique : la démocratie. Et puisque les commissaires politiques dépendent du groupe d'armée, puisqu'ils sont des soldats, ils ne connaissent, eux aussi, qu'un seul idéal : l'Espagne représentée par le « Frente Popular ».

Il est midi lorsque nous nous décidons à quitter

les quartiers de la compagnie qui nous a reçus de façon si cordiale. La cuisine roulante se trouve au milieu de la cour. Les soldats font la queue. Une ordonnance sort de la maison qui sert de bureau à la compagnie, avec un tronc pour faire la quête. C'est que le village héberge des familles de réfugiés, dont le bataillon a pris le patronage. Les malheureux sans foyer manquent de linge et de chaussures. Dimanche prochain on veut organiser une fête pour les enfants. Chaque enfant recevra une poupée ou un autre jouet.

Mais le bataillon n'a pas encore assez d'argent et l'ordonnance secoue son tronc. Les soldats donnent avec un plaisir et un empressement évidents.

Lorsque nous sortons de la grande porte, des enfants passent. Ils courent vers les soldats. Les soldats ont posé leurs gamelles et ouvrent les bras. Les enfants s'y jettent en criant de joie. Et les fantassins reprennent leurs gamelles avec des enfants suspendus à leur cou...

C'est ainsi que, lentement, ils s'approchent de la cuisine roulante....

La République et son armée vaincront le fascisme

Lerida... Des ruelles, des maisons s'appuient les unes aux autres ; des églises de style gothico-mauresque évoquent les mosquées, les synagogues. La moitié de la ville est construite sur un rocher tombant à pic... Le rocher est couronné d'un château et de la gigantesque cathédrale, entourée de légendes et de rêves. De loin, on voit la masse de ses pierres rouges, au delà des maisons, des champs, au delà du fleuve et du pont... Ce pont qui rappelle Dante et Florence est l'objectif permanent des raids aériens. Jusqu'ici, aucune bombe ne l'a touché, mais les nombreuses maisons écroulées (on ne cesse de chercher des morts ou même des survivants sous les décombres) interdisent toute rêverie. Cette ville est un joyau, un plaisir pour les yeux d'un artiste. Mais la guerre fait taire les muses !...

Le conseiller municipal socialiste et l'officier qui me tiennent compagnie dans un restaurant sur le quai me racontent les événements des premiers mois de l'insurrection. Le village dans lequel nous venons de visiter le bataillon espagnol, était un exemple typique de ce qui s'était passé en Aragon. Après peu de jours (parfois il ne fallait que quelques heures), les fascistes et les adhérents de Franco disparaissaient. Mais la discorde, entre les partis de gauche, après la victoire était grande. Au point de vue politique et au point de vue économique, les uns agissaient contre les autres. Il y avait là les républicains de gauche, les anarcho-syndicalistes, les socialistes, les communistes, etc... Chaque

parti avait son programme, chacun croyait pouvoir battre seul et à sa manière les fascistes et sauver la République. Mais il fallait maîtriser la rébellion avec des moyens militaires. Il fallait tout d'abord que les habitants du village assurent la garde des routes pour couper les communications aux rebelles. Deux barrières à la sortie du village et quelques gardes et patrouilles eussent suffi pour cette garde. Mais on se disputait : chaque groupe voulait monter la garde à son propre compte. Résultat : dans la rue principale du village, on construisit trois barricades en règle, une par les anarcho-syndicalistes, une par les communistes, une troisième par les socialistes. Chacune de ces barricades était occupée jour et nuit, pendant des mois entiers. A chaque barricade, les véhicules et les piétons étaient soumis au contrôle et chaque parti ne reconnaissait que ses propres laisser-passer, dûment signés et timbrés.

Ces temps sont révolus depuis longtemps ; on les a oubliés comme une époque préhistorique. Les discordes intérieures et la « guérilla » ont fait place à la grande lutte nationale de la nouvelle nation espagnole unie dans la République ; la guerre civile est devenue une guerre contre l'invasion étrangère, guerre conduite avec toutes les armes modernes : c'est la guerre de l'indépendance espagnole. Il y a six mois, il y avait encore les Brigades « Internationales », celles de la « C. N. T. », de l'« U.G.T. », celles des communistes, etc... Ce n'est qu'après la chute de Malaga que l'on pouvait proclamer en Catalogne le service militaire obligatoire. Aujourd'hui, ce sont des Catalans, des Andalous, des Basques, des Asturiens qui combattent fraternellement les uns aux côtés des autres dans les tranchées. Communiste, démocrate, socialiste, syndicaliste, ouvrier, paysan, commerçant, employé — personne ne s'occupe plus de parti, de province ou de classe sociale. Il n'y a que l'Armée populaire de la République espagnole issue de l'expérience,

de la misère et surtout du courage intelligent du peuple espagnol. Cette armée est un symbole de la nouvelle nation espagnole : l'esprit qui l'anime se répand à travers le pays tout entier et le nombre de ses adhérents fervents grandit de jour en jour.

Je me suis efforcé, dans mes articles précédents, de montrer cette armée à l'œuvre, et j'ai parlé de l'esprit qui l'anime. Les communiqués officiels font ressortir sa valeur militaire. L'Armée populaire de la République espagnole combat non seulement sur les fronts contre les fascismes national et international, pour la liberté de l'Espagne et la démocratie tout entière, elle accomplit aussi son œuvre dans le « hinterland ».

Le jour où les premières troupes de Mussolini débarquèrent en Espagne et où les premiers « Caproni » et « Junkers » bombardèrent Madrid, deux questions fondamentales se posèrent pour la République espagnole : il s'agissait, d'une part, de créer une armée populaire. D'autre part, d'organiser l'industrie catalane.

Pour réussir, il fallait réunir tous les républicains, concentrer toutes les forces antifascistes, renoncer à toutes les revendications régionales ou partisanses.

L'armée populaire existe. Au prix de sacrifices non moins grands de la part des ouvriers et des paysans, l'économie a commencé à s'organiser. Aujourd'hui, elle constitue déjà le réservoir de l'armée susceptible de satisfaire ses besoins. La production industrielle avait considérablement baissé au lieu d'augmenter. Or, l'augmentation de la production est une des conditions premières de la victoire aussi bien que de tout renouvellement social et de tout progrès. L'étranger n'a pas accompli de miracle ! « Le miracle », c'est l'Espagne qui devait le provoquer elle-même. Ce sont les antifascistes qui l'ont accompli. Sans armes et sans vêtements on ne peut ni combattre, ni supporter un hiver sur le front. La bonne volonté et les appels quotidiens

des partis ne suffisaient pas. Les soldats ne pouvaient attendre. Le développement de l'industrie était trop lent. Alors, les soldats se mêlèrent au peuple ; ils allèrent dans les villes, dans les villages, dans les usines pour parler avec leurs sœurs et leurs frères.

Qu'ont-ils dit au peuple ?

« Nous vous demandons d'être unis. Nous avons fait l'union sur le front, et personne ne pourra la briser. Pourquoi discutez-vous ? Qu'attendez-vous ? Jusqu'à ce que nous ayons perdu la guerre par la discorde et les revendications régionales particulières ? Le front vous demande de vous unir et d'organiser l'industrie. Cessez vos discussions, cessez vos discordes ! Assez ! Assez !!! »

Une autre délégation clamait :

« S'il est nécessaire, il vous faudra travailler jusqu'à l'épuisement, avec le même enthousiasme, la même endurance, la même fidélité, la même foi que nous avons dans les tranchées, sans penser aux heures de travail ou au salaire. Vous ne devez avoir qu'une seule volonté : anéantir le fascisme ! »

Une autre voix :

« Que faites-vous pendant que les soldats, sur le front, trempés, souffrant du froid, affamés, meurent courageusement pour la liberté des masses populaires ? Le front ne connaît ni les « fins de semaine » ni le dimanche. Vous aussi, vous avez le devoir de vous sacrifier. »

Et enfin :

« On pose toujours la même question : Et l'Angleterre ? Et la France ? Qu'est-ce qu'elles font ? Il faut répondre : « Et toi, qu'est-ce que tu fais ? »

Ainsi, les représentants des divisions du front ont parlé à la patrie. Et maintenant, la production augmente de jour en jour. Les discussions entre les partis n'ont évidemment pas entièrement cessé, mais elle ne trouvent plus d'écho auprès des grandes masses. L'Armée populaire démocratique et an-

tifasciste a dû remporter ses premières victoires sur le front intérieur avant de porter le coup décisif aux armées du général Franco. Les combats intérieurs n'étaient pas moins durs que ceux livrés sur les champs de bataille. Au sein de la République, l'esprit de l'Armée populaire triomphe. Cette République et son Armée vont vaincre le fascisme. On ne saurait prononcer un jugement plus honnête et plus sincère que celui du chef de la 45^e brigade mixte, le commandant de division Hans, un des meilleurs soldats de l'armée espagnole, vainqueur de Guadalajara.

« Nous ne pouvons plus rien apprendre aux Espagnols. Ils disposent de divisions espagnoles cent pour cent qui valent mieux que nous ! »

Avec la 45^e Division

Estado Mayor — quartier de l'état-major de la 45^e division. Telle est l'inscription qui se trouve en grandes lettres sur le fronton de la maison. Au-dessus flotte le drapeau de la République espagnole. La sentinelle se met au garde-à-vous. « Salud », « salud », toutes les mains sont tendues pour nous saluer. Les voilà nos amis des tranchées de Madrid, de Guadalajara, de Belchite, les chefs de la 45^e division internationale, dont les noms sont déjà légendaires dans l'Espagne républicaine.

Voici d'abord Hans, le commandant de la division, ancien officier de l'armée allemande, l'idole de la division, puis son suppléant et chef d'état-major, le socialiste français Bernard, de Sedan. La dernière fois que je le vis, en avril dernier, il commandait un bataillon à Casa de Campo. Il inspectait les tranchées, appuyé sur une canne. En dépit de sa grave blessure au genou, il avait refusé de se faire transporter à l'hôpital.

Au sein de la « Brigade Internationale », le changement apparaît grand. Autrefois, ceux de la « Brigade internationale » constituaient le noyau et l'âme des milices espagnoles. Mais ils formaient tout de même une troupe à part, presque indépendante, commandée par leurs propres officiers.

Aujourd'hui, il n'y a plus de différence. Ils sont rentrés dans les rangs de l'Armée populaire de la République espagnole. Ils font la guerre, comme les autres, mais ils incarnent la tradition de la « Brigade internationale ». Pour maintenir cette tradition, au point de vue militaire, culturel, et politique, pour rester une troupe d'élite, il leur faut

déployer de triples efforts. Tous accomplissent ces efforts, du premier jusqu'au dernier soldat. « Brigade internationale » n'a cessé d'être un mot magique en Espagne. Il faut voir comment une sentinelle se met au garde-à-vous sur la route si le coupe-file du chauffeur est signé « Brigade internationale ». Tout Espagnol est fier de pouvoir dire : « J'appartiens à la Brigade internationale. »

La division est au repos. Les unités sont réparties dans de nombreux villages. Le bataillon d'état-major est à quelques pas : ce sont les glorieux antifascistes italiens. Le village tout entier est illuminé ; après une heure, les clairons sonnent. Le bataillon « Garibaldi », accompagné des enfants du village, se prépare à une fête. Le drapeau rouge est déployé. Le village entier est en mouvement. Les enfants brandissent des petits drapeaux et la « Bandera Rossa » retentit avec force.

Plus de trois cents soldats et officiers d'active viennent des armées de Mussolini. Parmi ceux-ci, plus de cinquante ont participé à la campagne d'Abyssinie. Maintenant, ils luttent pour la liberté de l'Espagne et pour le triomphe de la démocratie en Europe.

Un lieutenant italien nous raconte qu'il avait été élève officier en Italie. Son père est officier supérieur et se trouve avec son bataillon, de l'autre côté, sur le front de Madrid. Le jeune officier fut déjà deux fois blessé. Une cousine lui a envoyé quelques milliers de lire. Il les a données au « Secours rouge ».

« N'oubliez surtout pas de visiter le bataillon Dombrowski », m'avait recommandé le commandant de la division. « Nous sommes fiers de nos camarades polonais ».

Hans n'avait pas exagéré. Toutes les armées du monde en pourraient être fières. Leur commissaire politique est un mineur. Il a travaillé à Dortmund, à Lille. Aujourd'hui, il parle quatre langues.

Le commandant du bataillon est un ouvrier. Il y a une compagnie juive composée d'ouvriers venant de Pologne. La compagnie a un drapeau à elle et possède un journal rédigé en yddish. Ils ont inscrit huit noms au tableau d'honneur de la compagnie. Ce sont les noms des volontaires qui, au prochain assaut, couperont les fils de fer devant les tranchées de l'ennemi. Un des Polonais me prie de transmettre de sa part des salutations à Alfortville. Des jeunes filles lui ont envoyé des colis. Des lettres s'échangent entre l'Espagne et Alfortville. « Mon camarade », peut-on lire dans une de ces lettres, « je ne te connais pas, mais je t'aime bien parce que tu es volontaire polonais et que tu te bats en Espagne contre les fascistes. Vous êtes certainement bien tristes car vous avez quitté vos parents et votre pays. Mais nous sommes très fières de vous. »

Le lendemain, nous assistons aux exercices des Yougoslaves. Il y a des Albanais parmi eux. L'un d'eux, un professeur de Tirana, m'explique : « Nous sommes ici parce qu'Ahmed Zogu, roi d'Albanie par la grâce de Mussolini, a reconnu le général Franco. Nous devons sauver l'honneur de notre peuple et prouver que notre peuple n'est pas un esclave de Mussolini et du fascisme. Nous sommes plus de quarante Albanais dans les rangs de l'armée espagnole républicaine. La plupart d'entre nous sont des intellectuels ou des officiers. On nous a instruits à l'école militaire de Turin. »

Il est difficile de raconter comment tous ces soldats sont parvenus à gagner l'Espagne républicaine. Il en est de tous les pays : des Chinois, des Abyssins, des Canadiens, des Américains... Aucun d'entre eux n'a hésité longtemps avant de quitter sa paisible maison pour venir combattre le fascisme.

Le chef du groupe d'artillerie que je vais visiter dans un des villages des environs se nomme « commandant Baller ». Il est ancien officier de l'armée

austro-hongroise. Sa réputation dépasse de loin le cadre de la 45^e division. Sur sa table, j'aperçois la photographie de sa femme et de ses deux enfants. Il a commencé sa carrière près de Madrid en servant un canon. Maintenant, il commande quatre cents artilleurs provenant de vingt-six pays !

La veille seulement un groupe d'artillerie est arrivé dans le village. Ce sont les premières troupes qui y sont cantonnées. Les enfants sont fous de joie. Ils sautent et dansent autour des soldats qu'ils suivent pas à pas. Le soir, Baller a invité le maire du village, qui est républicain de gauche. Il subsiste encore quelques discordes entre les adhérents des différents partis. Mais le lendemain il organise un meeting politique dans la grande salle de la mairie. Un commissaire politique de l'état-major désire parler à la troupe et Baller a convié aussi les habitants du village. Les artilleurs originaires de vingt-six pays sont présents. Le Conseil municipal fait son entrée et, sous les applaudissements de l'assistance, il prend place dans la tribune. Nombreux sont les paysans qui sont venus assister à cette réunion. Tous les partis ont envoyé des délégations avec leurs drapeaux. Les discours sont traduits en quatre langues. A la fin de la réunion, les partis sont réconciliés : les soldats et les villageois fraternisent. Tous se sont levés et chantent l'*Hymne de Riego* puis l'*Internationale* en vingt-six langues !

La nuit, je regarde de ma fenêtre. La lune verse sa lumière argentée et enveloppe le village.. Devant l'église, sous des toiles, on devine des canons. Les sentinelles font les cent pas. Un soldat se rend à son quartier. Il semble très heureux. Il tient le milieu de la route. C'est Willy, le cuisinier de Colmar. Il a levé les bras vers le ciel et il chante :

*Je cherche fortune autour du Chat Noir
Par les nuits sans lune, à Montmartre le soir!...*

Madrid sous le bombardement

Le hall désert du grand hôtel est plongé dans l'ombre. Aux fenêtres, il ne reste plus qu'un seul carreau entier ; il laisse entrer un peu de lumière, et permet de jeter un coup d'œil sur la rue et la place devant l'immeuble. Les autres baies du hall sont bouchées avec des planches.

A ma gauche est assis un Américain. A droite, un vieillard chenu, chef des communautés protestantes d'Espagne, respire bruyamment. Il s'appelle Fliedner. D'origine allemande, il représente la deuxième génération de cette famille de protestants westphaliens, politiquement conservatrice, qui a commencé en 1870, dans le pays de l'Inquisition, son œuvre de prosélytisme luthérien. L'oratoire où officie le pasteur Fliedner se trouve dans la cour d'une maison d'un quartier pauvre de la capitale. Nous avons ramené le vieillard à l'issue d'un service qu'il venait d'y célébrer. Marchant à grands pas, il nous a guidés à travers son quartier, situé dans la périphérie haute de la ville : quartier de misère et de détresse, d'où l'on embrasse du regard une vaste étendue de la banlieue.

A nos pieds, là-bas, on aperçoit le lit du Manzanarès ; en face s'érigent les ruines blanches des immeubles qui restent encore debout dans le quartier de l'Université. A gauche, ce sont les gorges boisées de la Casa del Campo, les tranchées, les ponts détruits, et, loin derrière, les champs et les montagnes.

Nous nous trouvons dans une petite rue, bordée de vieilles maisons de rapport sordides. Des en-

fants s'entassent dans les vestibules d'entrée, grouillent sur la chaussée, courent, crient, jouent. Ils sont soixante, soixante-dix, peut-être même quatre-vingts dans cette seule étroite ruelle.

Le pasteur lève son doigt, nous le suivons du regard : de la plupart de ces maisons, seuls restent debout les murs des étages inférieurs. Le reste est détruit par les obus. Nous entrons dans une autre rue ; elle ressemble à une gueule ouverte, ravagée, avec trois ou quatre chicots branlants. Et d'un quartier ouvrier à l'autre, nous passons, contemplant le même spectacle. Sommes-nous bien en 1937, ou en 1917 ? Ces décombres, est-ce bien Madrid, ou Ypres, pendant la guerre, ou encore Péronne, Saint-Quentin, Ham, Roye, voire même Reims ?

Soudain, un bruit assourdissant nous arrache à notre stupeur. Des poutres volent en miettes, des pierres s'effondrent avec un vacarme de tonnerre, des morceaux de fer et de verre se brisent au sol, en grinçant. Au-dessus des toits, s'élève un nuage sombre de fumée et de poussière. C'est un obus qui a explosé dans un îlot de maisons voisin. Les enfants ont disparu comme par enchantement, tandis que, tout près, les cris d'une femme blessée déchirent l'air.

Nous nous faufile sous une porte-cochère et y attendons la seconde explosion ; puis, nous courons d'une porte à l'autre, entre deux éclatements, et approchons ainsi de l'hôtel. Combien de temps avons-nous mis pour y arriver ? Une demi-heure, une heure peut-être.

La ville est comme paralysée. Les voitures de tramway restent abandonnées sur les rails. Toutes les boutiques sont fermées. Et toutes les rues semblent comme nettoyées par le vide. « Il n'y a pas un chien, pas un chat, dis-je à mon guide.

— Il n'y a plus beaucoup de chiens ni de chats à Madrid, réplique le pasteur. On en a mangé la

plupart. Depuis des mois, nous n'avons plus vu de viande convenable. »

Nous arrivons enfin à l'hôtel. La Gran Via débouche sur la vaste place devant l'immeuble. En face, sur les murs d'un cinéma, des affiches flamboyantes exhibent la figure de Charlie Chaplin. On joue « Les temps modernes ». Du matin au soir, une queue interminable se presse devant le guichet. Même en ce moment, où tout semble crouler dans un vacarme infernal, une cinquantaine de soldats et de jeunes gens, blottis sur les dernières marches de l'entrée voûtée, observent avec curiosité et sans la moindre peur le bombardement qui s'acharne sur la ville.

« Phu-u-it ! Boum ! » un obus explose au milieu même de la place. Quelques dizaines de secondes après, une voiture de pompiers passe en trombe, emplissant l'air du bruit larmoyant de son klaxon ; une ambulance suit immédiatement après.

« Phu-u--u-it ! Boum ! » Encore un obus qui éclate. L'hôtel tremble jusque dans ses fondations. Une troisième explosion suit.

— *That's my bathroom, I'm sure it's my bathroom*, (c'est dans ma salle de bain, ça, j'en suis sûr) se lamente l'Américain, qui semble perdre enfin son sang-froid. J'y avais laissé deux bouteilles de whisky, c'est sûrement dans ma salle de bains que ça a éclaté !

Les coups se succèdent, avec un bruit de tonnerre ; partout, des craquements se font entendre. Des morceaux de bois tombent sur la place. Vite, des garçonnets se ruent, et les emportent. Le pasteur aux cheveux blancs se tord les mains. D'une voix qui accuse, il s'écrie :

— Ce sont des bombes allemandes ! Si toutes les malédictions qu'on lance à Madrid contre ma patrie devaient se réaliser...

Mais il s'arrête au milieu de sa phrase. Je demande :

— Y a-t-il beaucoup de haine contre les Allemands ?

— Non. Les Allemands de la brigade internationale nous protègent contre un tel sentiment. Ils sauvent l'honneur du nom allemand. Il n'y a que le fascisme qu'on hait ici !

L'Américain avait raison. Un obus a éclaté au troisième étage, arrachant la moitié du balcon, crevant le mur épais, réduisant en bouillie tous les meubles et objets d'une chambre, ainsi que la salle de bains avec les deux bouteilles de whisky. Une deuxième et une troisième chambre sont détruites ; des trous gros comme le poing criblent les murs, le plafond et le plancher de cette dernière. Pourtant, l'immeuble est construit en pierres de taille !

Enfin, le bombardement cesse, l'air redevient respirable. Nous sortons dans la rue, traversons la place et pénétrons dans la Gran Via. Les tramways circulent à nouveau, les boutiques et les camelots étalent leurs marchandises sur les trottoirs, des enfants s'affairent autour des trous d'obus et fouillent dans les décombres. Les magasins se remplissent instantanément. Devant les cinémas, les épiceries, les queues se reforment. Et, à la Puerta del Sol, la cohue ondoie comme les vagues d'une mer agitée.

Un groupe de jeunes soldats passe. Ce sont des Basques ! L'un d'eux a une cornemuse et joue une marche joyeuse. Le peloton fait halte ; en un tournemain, il est entouré d'hommes, femmes et enfants, ainsi que d'autres soldats. Mais, au milieu, le cercle reste vide : deux civils y entrent et commencent une danse basque ; aux deux danseurs se joignent bientôt d'autres couples, la danse continue aux sons de la cornemuse, tandis que les spectateurs battent la mesure.

La rue est encombrée de poutres, de blocs de pierre, de débris de carreaux, de morceaux de meubles ; la poussière s'élève des trous creusés

dans le pavé par les obus. Au bout de quelque temps, des colonnes d'ouvriers arrivent, chargent les décombres sur des camions, balaient la chaussée. Une heure après, l'aspect de la rue rappelle à peine l'enfer qui venait de s'y déchaîner. La chose se reproduit deux, trois fois par jour ; car il y a deux, trois bombardements, sans compter ceux de la nuit. En moyenne, cent-vingt obus tombent par jour sur la ville, depuis ceux du plus petit calibre, jusqu'aux obus de 210. Et cela, sans le moindre but militaire, car aucun point stratégique n'est visé. On ne bombarde que les quartiers habités, et surtout le centre de la ville. Le seul but est : détruire, tuer, démoraliser.

Dans les premiers mois, c'étaient des aviateurs qui se chargeaient de cette besogne. Ils étaient les maîtres incontestés de Madrid. Ils descendaient très bas le long des larges avenues et jouaient à cache-cache avec les habitants, fauchant femmes et enfants à coups de mitrailleuses. Mais les aviateurs gouvernementaux eurent vite fait de dégoûter les pilotes rebelles de ce métier. Aujourd'hui, pas un aviateur fasciste ne se hasarde au-dessus de la capitale ; on n'en voit plus dans le ciel de Madrid. En échange, Franco et ses acolytes ont inventé une plaie encore plus cruelle si possible : le bombardement d'artillerie. Il coûte tous les jours plus de victimes à la population civile que n'en comptent les défenseurs de la capitale, sur le front de bataille.

Aussi bien Madrid est-elle devenue une ville en voie de démolition. La moitié en est déjà anéantie. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des maisons et des rues écrabouillées ; partout, des cloisons derrière lesquelles bée le néant ; des façades crevées, des murs troués, des toits écroulés, des chaussées défoncées, des îlots entiers de maisons effondrés. La plupart des rues sont évacuées, et il n'y a plus, dans ces rues, que des décombres, des

montagnes de sable et de pierres, des détritrus et de la poussière.

**

Madrid vit des journées atroces. Mais les nuits sont encore plus terribles. C'est exactement ce qu'un poète anglais a tenté de décrire naguère, dans sa « Ville de l'horrible Nuit ».

Aucun rayon de lumière ne pénètre dans les rues. Celles-ci s'engouffrent dans l'infini sombre comme autant de gorges profondes. Il fait noir comme dans un sac. De temps à autre, une auto borgne éclaire le pavé de son faisceau de lumière, qui semble trébucher sur les trous d'obus comblés en hâte avec du sable et des pierres. Ensuite, tout redevient noir, plus noir encore qu'auparavant.

On s'endort au « tac-tac » nerveux des mitrailleuses qui crépitent au front tout proche. Et l'on se réveille vers minuit aux coups de tonnerre des canons et des éclatements d'obus. L'hôtel tremble de tous ses murs, la ville tout entière halète comme une bête traquée et blessée.

Onteniente, œuvre de solidarité de l'Internationale Ouvrière Socialiste et de la Fédération Syndicale Internationale

Onteniente. — Le cuisinier Willy a déposé du vin, du pain et de la viande froide dans la voiture. Je m'en aperçois seulement lorsque nous avons déjà pris congé de nos amis les artilleurs.

A mesure que nous avançons, les orangers apparaissent à nouveau. Peu à peu la chaleur monte. Nous nous approchons de Valence. A Chiva, nous faisons halte pour goûter. Notre chauffeur, un étudiant américain, prétend qu'il ne pourrait traverser la petite ville sans s'y arrêter.

C'est que, ici, habite Mariafina avec sa mère et ses sœurs. Que n'ai-je le temps de chanter la merveilleuse beauté de ces femmes espagnoles ! Mais il ne s'agit point de cela. Mariafina se désespère. Il y a huit mois, un soldat de la Brigade internationale a cantonné dans la maison familiale. Ce fut entre eux un grand amour. Depuis, il fut blessé. Il a perdu une jambe et il se trouve maintenant dans un hôpital en France. Il lui a écrit : « Vous ne voudrez plus d'un grand mutilé... Pour moi je vous aimerai toujours... Gardez au moins un bon souvenir... » Et Mariafina pleure. L'idée de l'abandon ne l'effleure pas. Mais comment le lui dire ? Elle ne sait même pas écrire et ne peut que pleurer... Elle envie ses amies plus instruites.

Mais voici qu'arrive notre chauffeur. C'est lui qui est chargé de rédiger cette lettre pleine de pro-

messes et de projets d'avenir qui va prendre le chemin de France.

Lorsque nous partons, John ne parle pas, il semble préoccupé. Il fonce sur la route comme un diable. Plus tard il chante avec ironie une « scie » américaine : « The night was young and she was beautiful... » (la nuit était jeune et « elle » était merveilleuse)... Je crois comprendre : John aime Mariafina.

Dans la soirée, nous arrivons à Onteniente. Imaginez une petite ville de 14.000 habitants dans les montagnes, entre Valencia et Albacete. La « II^e Internationale » réside au Séminaire ». « I.O.S. » et « F.S.I. », « Hôpital militaire », lisons-nous au-dessus du portail. La maison lugubre s'est transformée en grandes salles claires agréables et nettes avec 800 lits blancs. Les maçons, les peintres et les menuisiers ne cessent d'y travailler : on construit, on installe une piscine, une bibliothèque, une salle de théâtre, le chauffage central, quelques laboratoires. La Fédération Syndicale Internationale et l'Internationale Ouvrière Socialiste ont bien fait les choses. Depuis plus d'une heure, accompagnés du directeur, le docteur Crespi, médecin italien et antifasciste, nous parcourons l'immense immeuble ; nous admirons sans réserve, et nous sommes loin d'avoir tout vu. Seize spécialistes espagnols et des médecins étrangers ont soigné dans cet hôpital — entretenu par les soins de la II^e Internationale — près de dix mille malades ou blessés.

« Sœur Virginie ! » appelle-t-on, lorsque nous traversons une des salles spacieuses. Les blessés veulent se faire photographier, et Virginia Monzani, émigrée italienne doit toujours se placer au milieu du groupe. Puis souriants, les malades rejoignent leurs lits. Plus loin, d'une autre salle, nous percevons du chant et des sons de guitare.

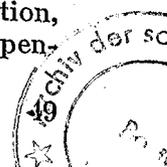
« Nous avons 80 infirmières espagnoles », m'explique le docteur Crespi, 35 infirmières internatio-

nales, 50 gardes-malades espagnols et 60 cuisiniers ou plantons. En moyenne, nous opérons 6 à 7 fois par jour. Il va de soi que nous ne pouvons aller chercher toutes les infirmières à l'étranger, 90 % des malades et blessés que nous soignons ici, sont des Espagnols. Nous formons nous-mêmes notre corps sanitaire espagnol. Tous les jours, les médecins font des cours. La plupart de nos collaborateurs n'ont jamais soigné un malade. Notre tâche s'impose difficile et nécessaire tout à la fois.

Le docteur ouvre une porte : « Voici la salle où nous instruisons le personnel de l'hôpital ». Un monte-charge pour malades, nouvellement construit, nous sert d'ascenseur. Nous montons vers les salles d'opérations. Les tables, l'éclairage, les instruments sont des plus modernes. « La II^e Internationale nous a fourni le matériel entier en double ». Ce que l'art et la technique produisent d'instruments médicaux perfectionnés — de la plus petite pince jusqu'à l'appareil le plus audacieux — nous le trouvons dans ces salles étincelant de cuivre et de nickel, dans la salle de radiologie, dans les armoires, dans la pharmacie, dans les laboratoires. Chaque salle contient de nombreux placards transparents. Nous y voyons, dans un ordre impeccable, le linge, les médicaments, les thermomètres, tous les ustensiles d'un hôpital vingtième siècle. Sur une des tables, nous ouvrons le « Journal » de l'infirmier : Nous y lisons des notes en français, en italien, en anglais, en hollandais. Ce sont les rapports de nuit des infirmières.

« Nous pouvons envoyer au front dix-huit grandes ambulances », nous explique le camarade Crespi.

Nous voilà revenus au rez-de-chaussée. Voici les réfectoires, les cuisines aux batteries de cuivre, les bains, les douches, les salles de désinfection, la thérapie, les machines pour la ventilation et l'aération, la réception, le coiffeur, la comptabilité, le dispen-



saire pour les civils et les habitants de la ville. En Espagne, cet hôpital est unique. Il héberge les horreurs de la guerre, mais il apporte aux héros qui les ont éprouvées, le baume de la science, le réconfort de la solidarité du mouvement ouvrier international.

Nous avons vu d'autres hôpitaux, des sanatoriums, une maison pour les maladies nerveuses, située au milieu d'un bois et dirigée par le grand savant qu'est le docteur Hodann, ancien médecin-chef de la ville de Berlin. Il y a Benicasim, situé sur les bords de la Méditerranée, entre Valence et Barcelone, ancienne plage de luxe des riches Espagnols. Aujourd'hui, ses 45 villas et ses palais particuliers sont autant d'hôpitaux entretenus par le « Secours Rouge » au moyen des deniers réunis dans tous les pays par les partis ouvriers. Le Casino et les salles de jeu sont maintenant la maison de la culture « Maxime Gorki » ; les blessés de tous les pays ne s'y amusent pas, mais ils s'y instruisent et ils y suivent des cours de formation politique et culturelle. C'est le docteur Jensen, Autrichien, qui est docteur en chef. Un ancien avocat allemand en est le directeur administratif. Le capitaine Delabre, commandant de chars d'assaut, deux fois grièvement blessé, le chef de la comptabilité. Sa besogne n'est pas facile : Benicasim compte 1.100 lits.

Onteniente est la création de la « II^e Internationale ». Benicasim dépend du service sanitaire de la « Brigade Internationale ». Ses hôpitaux se trouvent partout dans le pays. En janvier 1937, on y pouvait soigner environ 1.000 malades et blessés. La « Brigade » ne constitue plus que la moitié de ses effectifs, mais le nombre des hôpitaux a augmenté. 70 % des malades que l'on y soigne, sont des Espagnols, et l'on dispose de 6.000 lits. La « Brigade » a installé des ateliers pour la fabrication de prothèse, des écoles de réadaptation professionnelle pour les grands mutilés. Un Américain, le docteur Telge, est chef du service sanitaire de la « Brigade

Internationale ». Le métallurgiste et ancien conseiller municipal de Hambourg, Gundelach, le directeur administratif. Le journal — quatre pages — imprimé de l'hôpital d'Onteniente s'appelle « La Voz del Herido ». La revue médicale de la « Brigade Internationale » porte le nom de « Ami » (Ayuda Medica Internacional-Service Sanitaire International). Je n'ai pu donner que des chiffres. Il faudrait des pages pour énumérer les foyers créés pour les mères et les enfants. Ils sont autant de témoignages de la solidarité internationale de la classe ouvrière, de l'esprit d'abnégation et de l'aide qu'apportent les antifascistes de Suisse, de Suède, de Grande-Bretagne, des Etats-Unis, de France, des Pays-Bas, de Danemark, du Canada, de l'Australie, bref de tous les pays qui suivent avec angoisse le combat qui se livre dans la péninsule ibérique. Même de l'Allemagne opprimée, de l'Italie fasciste, les républicains espagnols ont vu arriver des témoignages de solidarité. Ne permettent-ils pas d'espérer que la violence et les ténèbres ne dureront pas éternellement ?...

Don Quichotte a conquis et forgé ses armes

Le gouvernement catalan nous avait promis une voiture pour nous conduire à Perpignan. A quinze heures très précises, nous quittons Barcelone. Nous voyons une fois encore les Ramblas regorgeant de monde, les platanes, les kiosques de journaux, les fleuristes, les cafés avec leurs terrasses. Nous senton encore ces parfums. Nous admirons ces couleurs... Les Ramblas ressemblent à des voiliers voguant sur la mer de la grande ville. Un tour à la Plaza de Catalunya et nous filons par le Paseo de Gracia.

Barcelone a changé. En mai, Barcelone était seulement la capitale de la Catalogne. Aujourd'hui, Barcelone est le centre de l'Espagne républicaine. Fraternellement, les deux drapeaux se mélangent. En mai dernier, les quelques soldats que l'on rencontrait ne tranchaient presque pas sur la masse des civils. Aujourd'hui, on voit des uniformes partout. Alors, sur le Paseo de Gracia, des barricades fermaient chaque carrefour. Les façades des maisons étaient trouées par des balles. Des sacs de sable protégeaient les fenêtres. La guerre civile, fratricide, accomplissait ses ravages.

Aujourd'hui règne un ordre parfait. Il n'y a plus de divergence entre Valence et Barcelone. Valence ou Barcelone. Personne ne conteste l'autorité du Gouvernement. Les devoirs sont les mêmes : il faut gagner la guerre, il faut nourrir et loger des centaines de milliers de réfugiés et partager également le peu de pain dont dispose le gouvernement. La

Catalogne ou le reste de l'Espagne républicaine, Barcelone ou Valence, Madrid ou Tarragone, Lerida ou Almeria, il n'est pas une seule ville où les débris des maisons ou les rangs toujours plus profonds des petites tombes d'enfants ne témoignent du « travail » qu'accomplit en Espagne sud le fascisme aux mains sanglantes. Aussi bien en Catalogne que dans toute l'Espagne républicaine, il n'y a plus une seule famille qui n'ait sacrifié un ou plusieurs des siens pour la cause de la démocratie et de la liberté... Pas une famille qui n'ait souffert jusqu'aux limites de la souffrance humaine... pas une, non plus, qui ne soit prête à sacrifier et à souffrir encore.

Le soleil est englouti par la mer : les vagues, la plage, les villages et les monts sont dorés. Dans la montagne, la nuit descend. Pas d'autre lumière que celle des phares de notre voiture. Sept heures du soir. Frontière. Contrôle. Un dernier « Salud ». C'est la France et la paix ! Les rues sont éclairées. Les villages et les hameaux semblent confortablement tapis dans le creux des montagnes ; par-ci et par-là, des lumières. Les poteaux indicateurs, les virages sont éclairés, la lumière devient de plus en plus forte : Perpignan !

Comme dans un rêve, nous nous promenons dans les rues étincelantes. Dans les pâtisseries, que de pain, de gâteaux ! Dans d'autres magasins, j'aperçois du beurre, de la viande, des œufs, du sucre, du lait, de la crème ! On n'ose presque pas y toucher. J'imagine que nous sommes à peine à une heure de la route d'Espagne. Combien d'enfants pourrait-on rendre heureux !

Avons nous le droit de nous réjouir de cette paix ?

Onze heures, et je suis encore assis dans un petit coin d'un café. Samedi soir. L'établissement regorge de monde. Les clients jouent au « Rifle », attentivement, respectueusement. Il y a des prix : des oies, des lièvres, du champagne. De loin, j'entends des chiffres, les exclamations de ceux qui gagnent ou de ceux qui perdent.

Que je suis loin de tout cela !

Je revois, à Barcelone, les enfants rassemblés, sans parler, autour d'une « trottinette », devant les débris d'une maison détruite par les bombes. Un

quart d'heure avant, le jeune Arturito parcourait la rue sur sa trottinette. Le petit est mort, assommé par l'écrasement des masses de pierres.

Je revois le soldat José, peintre, descendant d'une famille de paysans andalous. Il me semble encore entendre la voix indignée de ce jeune homme intelligent et instruit : « Que savent les étrangers de l'Espagne ? Vous ne connaissez pas la tragédie de notre peuple ! Vous ne connaissez pas son Histoire... Nos paysans sont morts de faim en temps de paix et les grands propriétaires ont dilapidé à l'étranger la fortune que la sueur des paysans et des ouvriers leur avait procurée. Notre Espagne n'a jamais appartenu aux Espagnols. Ses richesses et son sol appartenaient à des étrangers et à un nombre infiniment petit d'exploiteurs espagnols. Oui, je ne suis ni socialiste, ni anarchiste, ni communiste ! Je suis Espagnol. Franco a fait venir les étrangers. Ce sont eux qui vont, de nouveau, opprimer nos paysans. Mais je ne verrai jamais plus une honte pareille. Je préfère mourir en combattant ! »

Je revois Onteniente et sa tissanderie où travaillaient des femmes et de jeunes ouvriers. Je demande à l'un d'eux, âgé de dix-huit ans : « La vie vous plaît, maintenant ? Quel est votre sentiment ? »

Il me répond : « Jadis, nous travaillions dix à douze heures, et nous gagnions trois à cinq pesetas. Aujourd'hui, nous travaillons sept heures et nous gagnons sept à dix pesetas. Jadis, il y avait de la nourriture en abondance, mais nous n'avions pas de sous. Maintenant, nous avons des sous, mais on ne peut rien acheter, parce que c'est la guerre. Mais nous avons la liberté. »

Je me souviens aussi de la réponse que me fit un serrurier bulgare engagé volontaire dans la « Brigade Internationale ». Il travaillait dans une usine spécialisée dans la réparation des voitures. Lorsque je lui demandai s'il se plaisait en Espagne, il s'écria : « Tchoudesno Ima svobodad. » « C'est ma-

gnifique, parce qu'il y a la liberté ! On peut chanter l'*Internationale* dans la rue. » Et son camarade, le Canadien aux cheveux gris, ajouta : « J'ai gagné beaucoup d'argent en Amérique, mais lorsque j'ai entendu parler de ce qui se passait en Espagne, j'ai plié bagage et je suis arrivé. Maintenant, je ne gagne pas grand'chose. Mais je suis content d'être venu. Je n'ai pas de contremaître qui me « cuisine », je ne suis « aux ordres » de personne. Nous sommes tous des camarades. Nous travaillons les uns avec les autres. Nous travaillons beaucoup et longtemps, mais le travail est devenu un plaisir pour moi. Je sais au moins pour qui je travaille ! »

J'évoque encore le souvenir de Don Ricardo Silveira, prêtre à Onteniente depuis 31 ans. Les républicains l'ont nommé juge d'instruction. « On reste prêtre », me confia-t-il avec un sourire sur son visage intelligent, « pendant toute sa vie. Mais je dois dire que notre Eglise espagnole a adoré l'argent. Elle devait être punie. Elle aurait dû mieux garder les enseignements de saint François. »

Et je me rappelle, une fois de plus, la scène dans le tramway de Valence. Ce tramway vient de quitter le port. La voiture est plus que complète. Les ouvriers pendent en grappes sur les marche-pieds, sur les tampons. A ceux-là, l'agent réclame — comme aux autres à l'intérieur de la voiture — le paiement de leur billet. Un, parmi les ouvriers, refuse de payer. Il dit qu'il n'a pas de place, qu'il a déjà beaucoup de peine à rester accroché à la voiture... Et payer ? Non ! Discussion. Tous les ouvriers donnent raison au contrôleur. Ils sont indignés. Ils demandent au jeune homme de payer. Il refuse toujours. Les ouvriers arrêtent la voiture. Ils discutent encore longtemps avec le récalcitrant avant de le confier à un agent de police.

Alors, j'ai reconnu le peuple espagnol. Il me semblait entendre dans les voix des ouvriers, discutant avec le passager récalcitrant, la voix de Lassalle

disant à ses auditeurs prolétariens : « Les vices des opprimés ne vous conviennent pas ! » Chaque révolution porte la marque que lui laisse la classe régnante. Elle revêt la forme que celle-ci a imposée aux déshérités. Aucune révolution sociale ne sera efficace si elle ne crée pas un ordre meilleur et une culture meilleure. En Espagne, le moyen âge avait survécu jusqu'à nos jours. Cette Espagne-là ne ressuscitera plus jamais, quelle que soit l'issue de cette guerre d'invasion. La révolution des ouvriers et des paysans espagnols a vécu pendant ces dix-huit mois toutes les phases du développement prolétarien. Babeuf, Fourier, Bakounine, Lénine, Kropotkine, Marx, Guesde, Jaurès : il n'y a pas une seule théorie, pas une seule forme révolutionnaire que les Espagnols n'aient éprouvée au cours de cette guerre civile !

Ces paysans, ces ouvriers espagnols portent un double fardeau : celui de la révolution nationale et bourgeoise d'une part, celui de l'évolution sociale du mouvement actuel des ouvriers d'autre part.

1789, la Commune de Paris, 1938, avec sa grandeur et ses faiblesses, son héroïsme, ses sacrifices. Cela, en Espagne, forme un seul tout. L'Espagne tout entière demande une solution. Toutes les puissances du passé, toutes les phases de la réaction se sont donné rendez-vous dans le fascisme. Au fascisme s'opposent l'indépendance nationale, la liberté, la démocratie sociale et la solidarité de tous les opprimés dans tous les pays du monde. La République espagnole verse son sang aussi pour nous.

Chaque soldat qui perd son sang sur les champs de bataille de l'Espagne malheureuse sacrifie sa vie pour notre liberté. Nous ne désespérons pas ; même si le mercenaire Franco avec ses complices, les envahisseurs étrangers, réussissait à subjuguier l'Espagne tout entière, son règne serait éphémère. Une nouvelle nation espagnole est née au prix de

sacrifices terribles. C'est la nation de Don Quichotte, la nation du héros sans égoïsme, qui lutte pour la justice et la liberté. Le Don Quichotte vaincu de Cervantès était le héros tragi-mélancolique d'une classe mourante qui se défend jusqu'à la dernière minute contre la brutalité et l'injustice de ses maîtres. Et les « maîtres » l'ont présenté pendant des siècles à leur jeunesse comme un homme dont on peut se moquer.

Le Don Quichotte qui, de nos jours, lutte pour la liberté, la justice et l'égalité en Espagne, c'est le paysan, l'ouvrier de 1936 et de 1938 ; ce n'est pas le chevalier romantique qui se meurt. C'est le prolétariat moderne, le jeune géant, l'Atlas de l'avenir, portant sur ses épaules le progrès de l'humanité.

Le Don Quichotte n'a pas non plus demandé, en 1936, s'il avait des armes, des fusils, des mitrailleuses, des avions, des canons. Il vit l'injustice, la violence, la brutalité se dresser.

Et avec ses mains, rien qu'avec ses mains, il s'est élancé contre les mitrailleuses et les canons. Sa mélancolie tragique a disparu. Don Quichotte a conquis et forgé ses armes. C'est à Madrid que s'élèvera son monument. Les peuples libérés de la terre y feront leur pèlerinage reconnaissant.

**AUTRES PUBLICATIONS sur la TRAGÉDIE
DE L'ESPAGNE**

DOY FE, par Antonio Ruiz VILAPLANA	15 »
SOUS LA FOI DU SERMENT, traduction française de DOY FE	12 »
YO HE CREIDO EN FRANCO, par Francisco Gonzálbez RUIZ	10 »
J'AI CRU EN FRANCO, traduction française de YO HE CREIDO EN FRANCO	10 »
LO QUE HAN HECHO EN GALICIA (Episodes de la terreur blanche dans les provinces de Galice. rapportés par ceux qui les ont vécus)	10 »
LA GALICE SOUS LA BOTTE DE FRANCO (traduction française de « Lo que han hecho en Galicia »)	